

Cette figure du Front populaire s'est engagée totalement pour la cause des femmes, la justice sociale et l'égalité des salaires

# Martha Desrumaux, syndicaliste et résistante



LILLE - envoyée spéciale

**A**u feu! Florimond Calixte Desrumaux, caporal des pompiers à Comines, un bourg du Nord dont l'homonyme belge se situe sur l'autre rive de la Lys, se hâte de sortir de son estaminet. Les cloches de Saint-Chrysole appellent les volontaires à toute volée. Dans la ville hérissée de cheminées d'usine, les rares automobiles sont celles des patrons du textile. C'est en charrette à bras que Florimond livre le lait, l'épicerie. Et que l'on transporte la pompe à eau. Vite, le feu! Une embarquée, et l'homme, 50 ans à peine, se retrouve écrasé sous la masse.

Florimond meurt de ses blessures le 4 août 1906, non sans avoir recommandé à son fils Emile, jeune socialiste, d'agir toujours selon sa conscience. Radical-républicain, laïc, le « père Desrumaux » a toujours affiché ses convictions de gauche, même si elles lui ont coûté son emploi d'ouvrier gazier voilà quelques années. Un vent nouveau se lève en ce début de XX<sup>e</sup> siècle: en 1904, Jean Jaurès a fondé *L'Humanité*; en 1905, la République a garanti la liberté de conscience et prononcé le divorce de l'Eglise et de l'Etat; la même année, la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO) a rassemblé les marxistes de Jules Guesde et les socialistes de Jaurès.

Quand son père meurt, Martha, sixième de sa fratrie, n'a pas encore 9 ans. Elle est née le 18 octobre 1897, dernier jour de la fête des Louches, une ducasse (fête foraine) traditionnelle. Sa mère, Marie-Florence Vandelanotte, Belge et très croyante, a tenu à lui donner pour second prénom, Chrysoline. Florimond a laissé faire. Bien plus tard, Martha Desrumaux elle-même voudra que sa petite-fille Sylvie, née en 1964, le porte. Toute sa vie, cette femme restera arrimée à ses racines nordistes, ses origines familiales.

**APPRENTISSAGE DE LA LUTTE DES CLASSES**  
Sans assurances ni sécurité, la mort du père devient l'événement tragique et fondateur. Pour comble, la mère de Martha, seule avec sept enfants et handicapée par une jambe qui la fait souffrir, devra être amputée. A 9 ans, après avoir déchargé les betteraves pour la distillerie, la fillette est envoyée comme bonne à tout faire dans une famille bourgeoise de Faches-Thumesnil, au sud de Lille, à 25 kilomètres de chez elle. Elle a quitté l'école sans vraiment savoir lire ni écrire. Les journées de l'enfant domestique n'ont pas de fin et elle est à peine rémunérée. Déjà grande pour son âge, d'un tempérament rebelle, Martha commence le dur apprentissage de la lutte des classes, ce combat sur lequel elle ne met pas encore de mots. Trois ans plus tard, elle s'enfuit et revient à pied à Comines, avec une idée en tête: suivre son frère Emile, de dix ans son aîné, dans ses réunions politiques et... trouver du travail en usine. A 12 ans, la voilà embauchée à la

filature Cousin Frères, à Comines, comme varouleuse, ces petites apprenties qui apportent les broches vides sur les métiers et remportent les bobines pleines de fil de lin. Faire travailler des enfants en dessous de l'âge légal, 13 ans, reste fréquent dans l'industrie textile du Nord. Femmes et enfants représentent une main-d'œuvre bon marché, peu éduquée et donc moins revendicative, tout en étant habile (les plus jeunes peuvent se glisser sous les métiers à tisser pour renouer un fil). Si l'inspection du travail vient à passer, Martha se cache dans une caisse.

A 13 ans, elle a déjà pris de l'assurance au cœur de « l'empire du lin », comme on appelle parfois la vallée de la Lys. Le lin, c'est ce qu'il y a de plus difficile. L'odeur en est détestable, elle s'imprègne dans les cheveux, dans la peau et il faut travailler « au mouillé »: dès le matin, les vêtements sont trempés. Martha serre les dents, jusqu'à ce qu'on lui demande de travailler seule sur un métier. La réponse fuse: « Si je travaille pour deux, tu me paies le double. » Très tôt, elle fait face à cette double injustice: les femmes sont rémunérées 30 % de moins que les hommes, parfois moitié moins. Quant aux jeunes, ils perçoivent une misère, tout en accomplissant les tâches les plus dures. Son frère Emile, premier mentor, de santé fragile, n'en est pas moins un militant très actif. Libre-penseur et anarcho-syndicaliste, il initie Martha aux revendications du monde ouvrier, à commencer par la journée de huit heures – on en est alors très loin – et aussi des congés, une retraite, une assurance maladie. A 13 ans, Martha se syndique à la CGT. Son premier engagement, définitif.

Emile lui présente bientôt Gustave et Lucie Vanestienne, deux militants pacifistes et jauréssistes, qui la font entrer, à 15 ans, aux Cartonneries de la Lys. Avec ce couple, Martha s'acclimate aux débats qui traversent la SFIO, dont elle devient adhérente. Et puis arrive ce choc, imprévisible et cruel pour le « peuple de gauche ». Le 1<sup>er</sup> août 1914, le directeur de la cartonnerie interpelle Vanestienne: « Tu as lu le journal? Ton Jaurès, il a été assassiné. » La veille, au café du Croissant, à Paris, le pacifiste a reçu une balle en pleine tête. Gustave, accablé, file voir Martha. « Débrouille-toi pour sortir d'ici et va mettre le drapeau en berne, au parti. » Le drapeau rouge, symbole de la révolution. En fait de révolution, c'est une guerre atroce qui s'annonce: premier conflit mondial, la mobilisation et l'Union sacrée – à laquelle souscrivent la direction de la CGT et celle de la SFIO. Martha a 16 ans et demi.

En mai 1917, lorsque la Flandre romane est évacuée, la famille Desrumaux suit le flot de l'exode jusqu'à Lyon. Instruite par les Vanestienne, Martha n'ignore rien de la révolte des canuts dans la capitale de la soie, en 1831 et 1834. Elle trouve bientôt du travail aux filatures Hassebroucq, qui ont quitté Comines dès l'été 1914. Son patron veut imposer une caution pour le logement à ses employés. Pas question d'accepter ce fil à la patte!, s'emporte la jeune fille. En août, les ouvrières, sous-payées et soumises à des cadences chronométrées, se mettent en grève. Hassebroucq n'en revient pas. Sur le conseil du préfet, il doit pourtant lâcher du lest. « Cinq francs d'augmentation en pleine guerre! Une sacrée

victoire », commente aujourd'hui Pierre Outeryck, historien du mouvement ouvrier, auteur de la biographie *Martha Desrumaux. Une femme du Nord, ouvrière, syndicaliste, déportée, féministe* (Geai bleu éditions, 2009).

Le directeur de la filature a cependant décidé d'humilier la jeune militante et lui demande de lire l'accord à voix haute à la préfecture, avant de le signer. Sans se démonter, elle engage le comptable de l'entreprise à le faire, puisque c'est lui qui l'a rédigé. Au moment de parapher le document, sa main ne tremble pas. Il faut dire qu'elle s'est entraînée toute la nuit, encouragée par les copines: « Vas-y, Martha, fais ta signature de notaire! » Fine mouche, elle incite les ouvrières à se syndiquer nombreuses, après avoir dignement fêté l'événement dans les traboules.

Une autre aventure, la révolution d'octobre 1917 en Russie, commence à la fasciner, sur fond de conflits sociaux violents en France et de désaccords grandissants au sein de la SFIO, entre réformistes et partisans d'une lutte radicale. Martha participe à des réunions dans les arrière-salles des cafés où on lui donne, un soir, une brochure de Paul Vaillant-Couturier. Le futur député, colistier de Marcel Cachin et de Marcel Sembat, y explique les enjeux de la révolution russe. Martha brûle de tout comprendre, mais elle ne lit toujours pas couramment. Elle se fait aider par une camarade d'usine, dont elle absorbe, plus rapide et plus habile, une partie du travail.

## « À TRAVAIL ÉGAL, SALAIRE ÉGAL »

En décembre 1920, à Tours, une immense banderole surplombe la salle où sont réunis les congressistes de la SFIO: « *Proletaires de tous les pays, unissez-vous* », programme annonciateur de l'éclatement du parti. Les majoritaires fondent le Parti communiste suivant les préceptes de Lénine, les minoritaires gardent la SFIO, futur Parti socialiste. Emile et Martha adhèrent avec enthousiasme à la nouvelle organisation, nommée Parti communiste-Section française de l'Internationale communiste (PC-SFIC) en 1921. Cette année-là, à l'été, c'est la CGT qui explose. Logiquement, Martha choisit son camp sans hésiter, celui des « moscouitaires », minoritaires: elle adhère à la CGTU (U pour « unitaire »). Il est temps de songer à rentrer dans le Nord.

L'entreprise Hassebroucq aussi se replie. Son patron, enrichi par la guerre, a fait des allers et retours entre Lyon et Comines et opéré des achats: les Filatures et fileries de France – les « 3 F » –, son nouveau nom, changent de dimension. Bien sûr, les conditions de travail restent dures et le chef d'entreprise tente de revenir sur les accords passés à Lyon. La main-d'œuvre belge qui traverse chaque jour la frontière sur le pont de la Lys se révèle beaucoup plus malléable que les ouvrières françaises.

Seulement, Martha Desrumaux est désormais une militante aguerrie, une femme charismatique qui a appris à se faire respecter dans un monde d'hommes. Son 1,75 m, sa voix – une forme de gouaille dans un mélange de chti, de français et de picard –, son courage physique y contribuent. On la nommera, comme Louise Michel, la « Vierge rouge ». Elle a 24 ans et traverse souvent le

pont de la Lys pour discuter avec les syndicats belges. La jeune femme pousse également les ouvrières des « 3 F » à établir un cahier de revendications. Leurs exigences? Un tablier imperméable et des sabots, finalement accordés, après une grève. Hassebroucq la nomme alors contredame, dans l'espoir que, redevable d'une promotion, elle devienne plus souple avec lui et plus exigeante avec les ouvriers. Peine perdue!

Si Martha Desrumaux connaît tout du terrain, il lui manque de l'instruction, une base théorique, un appareil critique. Elle va les acquérir à l'école du parti, qui l'envoie répandre la bonne parole dans le bassin minier. C'est elle qui crée, en 1924, la branche de la CGTU à Comines. A l'époque, elle rencontre Maurice Thorez, très engagé contre la guerre du Rif. Lorsqu'elle suggère, en 1925, d'écrire à Gaston Doumergue, le président, pour protester contre la volonté de la France coloniale de mater les tribus berbères du nord du Maroc, Thorez lui demande de jeter les bases de ce texte. Elle peine, se bat avec l'orthographe, la syntaxe, mais sera reconnaissante de ce geste de confiance. Ils resteront liés, à la fois par la fascination-sujétion à l'égard de l'URSS (surtout de Thorez envers Staline) et par l'amitié de Martha pour Jeannette Vermeersch, la seconde femme du dirigeant communiste.

En grimpaant dans la hiérarchie du syndicat et du parti, la militante se spécialise dans la défense des femmes. Avec cette revendication centrale, si difficile à obtenir: « *A travail égal, salaire égal*. » En 1927, la CGTU la choisit pour se rendre à Moscou, au sein d'une délégation féminine, à l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de la révolution d'Octobre. Le départ est des plus rocambolesques car le gouvernement français lui refuse son passeport. Elle s'enregistre comme « femme de chambre » d'une voyageuse. Quand, à Minsk, en Biélorussie, celle que l'on appelle « la Grande » est accueillie comme une dignitaire, l'ambassade de France comprend qu'elle a tous bernés. A Moscou, elle rencontre une pionnière du féminisme, Clara Zetkin, visite des entreprises modèles, applaudit au Bolchoï et s'émeut devant le mausolée de Lénine. Au pays des soviets, tout lui semble zéphyr. Au retour, elle sillonne les centres industriels de la région pour raconter ce qu'elle a vu.

Mais Hassebroucq l'a licenciée et le patronat s'est organisé, pendant les Années folles. Un puissant Consortium du textile est né à Roubaix et Tourcoing afin de s'opposer à « la toute-puissance des syndicats ». Pourtant, la situation des ouvriers n'évolue guère dans les manufactures du Nord. En 1928, la CGTU déclenche la « grève des dix sous » (une augmentation de 50 centimes de l'heure) à laquelle le représentant des patrons, Désiré Ley, répond par un refus catégorique de négocier. Celui que ses opposants appellent « *cochon de Ley* » veut voir « la classe ouvrière à genoux ». Martha, de son côté, organise des collectes pour que les ouvriers puissent tenir, sept mois durant. Ils perdent. Mais à l'occasion de ce conflit, les rapports de police soulignent le cran, la force, la volonté, la capacité à entraîner, diriger, animer de « *Desrumaux* ». Bref, ils la jugent dangereuse, au point de l'arrêter pour complot contre la su-

**A 24 ans, c'est une militante aguerrie, une femme charismatique qui a appris à se faire respecter dans un monde d'hommes**

César Bavay



La commission administrative de l'Union des syndicats du Nord 1948

Martha Desrumaux



Ci-dessus, à gauche : Martha Desrumaux au 27<sup>e</sup> congrès de la Fédération CGT du textile à Lyon, en 1948.

Au centre : Martha Desrumaux (assise, deuxième en partant de la droite) est la seule femme de la commission administrative de l'Union des syndicats du Nord, entre 1934 et 1939. A droite : 300 ex-détenues du camp de concentration de Ravensbrück, dont Martha Desrumaux (à droite), sont installées dans les halles de gymnastique de Kreuzlingen (Suisse), en 1945.

COLLECTION ASSOCIATION DES AMI(E)S DE MARTHA DESRUMAUX

Martha Desrumaux (au centre, au deuxième rang) soutient les mineurs en grève en 1948. COLLECTION ASSOCIATION DES AMI(E)S DE MARTHA DESRUMAUX

reté intérieure et extérieure de l'Etat, et de l'inculper pour « violences et voies de fait ».

En 1929 – année marquée, en octobre, par le premier krach mondial du capitalisme –, Martha Desrumaux est la première femme à entrer au Comité central du PC. Elle y multiplie les interventions, les déplacements, écrit des articles dans *L'Enchaîné*. Et repart à Moscou, en juillet 1931, pour suivre, pendant un an et demi, les cours de l'École léniniste internationale (ELI), sous le nom d'Eugénie Delmare. A l'issue de ses cours théoriques, de son stage dans l'Armée rouge et en usine, les rapports soviétiques soulignent, selon *Le Maitron*, dictionnaire biographique du monde ouvrier, son « intelligence », son « enthousiasme », son « dévouement illimité pour le parti ». « Peut faire du travail dans l'illegalité. Confiance absolue. » Le 1<sup>er</sup> mai 1932, elle défile sur la place Rouge, parmi les meilleurs ouvriers.

A Moscou, « la Grande » tombe amoureuse. Louis Manguine, un charmant gars du Sud, né dans le Nord, de huit ans son cadet, a, comme elle, adhéré dès leur création à la CGTU et au parti et suit la formation de l'ELI. Il reste un peu plus de deux ans en URSS, où ils se marient secrètement. De retour en France, Martha entre au Bureau politique du PC. Elle aura davantage de responsabilités que Louis, mais leur union ne semble pas en souffrir. Elle a attendu trente-six ans et se montre presque étonnée de ce qui lui arrive. L'effet Moscou... Vivre en couple ne ralentit en rien son militantisme : elle est l'une des principales organisatrices de la marche des chômeurs sur Paris, en 1933, déjouant les pièges que les autorités lui tendent. Sa mission suivante, la réunification de la CGT et de la CGTU dans le Nord, annonciatrice du Front populaire, s'achève avec succès en février 1936. Au printemps suivant, les députés de cette coalition sont majoritaires à l'Assemblée nationale ; le socialiste Léon Blum devient premier ministre. Partout dans les

usines en grève, les ouvriers et de nombreuses ouvrières – c'est nouveau – occupent le terrain. Martha explique qu'il faut entretenir les machines, car, au jour de la victoire, elles doivent repartir aussitôt. Jamais elle ne perd de vue son objectif féministe : « A travail égal, salaire égal. » La syndicaliste ramasse des fiches de paye des copines, dans les usines textiles. « J'étais vraiment une ouvrière, elles le savaient. J' parlais leur langage, j' connaissais leurs difficultés, j' connaissais leur vie puisque c'était la mienne », dira-t-elle à Philippe Manie, auteur d'une maîtrise d'histoire très complète sur la syndicaliste, à l'université Lille-III, en 1979.

#### SOUTIEN AUX RÉPUBLICAINS ESPAGNOLS

A Paris, Benoît Frachon, un dirigeant de la CGT et membre du PC qui négocie face au patronat, ce 7 juin 1936 à Matignon, a demandé à Martha de lui apporter ces preuves irréfutables de l'injustice salariale. Devant Léon Blum et les autres, Frachon brandit les bulletins de salaire. Martha est là, en retrait, seule femme présente lors de cette nuit historique où sont signés les accords qui renforcent le programme du Front populaire : semaine de quarante heures, quinze jours de congés payés, conventions collectives, délégués du personnel, droit de grève, revalorisation des plus bas salaires – essentiellement ceux des femmes. La militante nordiste jubile.

L'une des dernières images du film de Jean Renoir *La vie est à nous*, cofinancé par le PC, nous la montre en meeting. Elle y joue son propre rôle, comme Marcel Cachin, Jacques Duclos ou Maurice Thorez. Mais elle, personne n'a retenu son nom. Prêt pour les législatives de 1936, ce film ne sortira en France qu'en novembre 1969, le gouvernement ayant refusé son visa d'exploitation, trente-trois ans auparavant. Bientôt, c'est le Parti communiste lui-même qui sera interdit. Mais Martha et Louis, pour une fois insouciantes, se sont accordé quelques jours de va-

### A Ravensbrück, Martha tente d'adoucir comme elle peut le sort des enfants et de toutes les prisonnières

cances à la mer, lors de cet été 1936. Leur fils, nommé Louis Manguine, comme son père et son grand-père, naîtra neuf mois plus tard.

Le tourbillon de l'histoire ne tarde pas à reprendre cette mère de 40 ans, âge avancé pour l'époque, lancée à corps perdu dans le soutien aux républicains espagnols. Dans le Nord, elle décide des départs pour les Brigades internationales et prépare l'accueil en France d'enfants de républicains. Collecte de nourriture, de chaussures, de vêtements, filières de passage depuis la Belgique, elle orchestre cela à la perfection.

Alors qu'elle s'est investie dans la lutte contre le fascisme et la montée du nazisme, Martha ne trouve rien à redire à la politique de Joseph Staline. Ni pendant la guerre d'Espagne ni lors de la signature du pacte germano-soviétique, en août 1939. « Il fallait le faire », se contente-t-elle de dire à Philippe Manie. Mais si les accords de Munich ont provoqué un « lâche soulagement », selon le mot de Blum, le pacte entre l'Allemagne et l'URSS déclenche une campagne anticommuniste sans précédent. On crache à la figure de Martha, qui riposte : « Je vous le ferai ravalier ! »

Le PCF est dissous en septembre 1939, trois semaines après la déclaration de guerre. « La chasse aux militants est ouverte », constate Pierre Outteryck. Martha Desrumaux n'a pas voulu voir que sa « seconde patrie » avait transformé le rêve communiste en dystopie – sauf qu'il s'agit de la vraie vie. Elle reste cependant guidée par sa générosité, son pragmatisme, ses valeurs, qui la sauvent d'une banale vie d'apparatchik. Dans la course à la guerre, où elle va démontrer une fois de plus son courage, une parenthèse heureuse s'ouvre tout de même : son mariage officiel avec Louis, à Aniche (Nord), en septembre 1938. Leur fils a 1 an et demi.

Pour les militants communistes, la clandestinité commence un an avant l'Occupation. Duclos et Thorez se réfugient à Bruxelles. Comme toujours, Martha trouve des planques, place des hommes, du matériel, des armes, en lieu sûr. Elle-même circule sous le faux nom de Berthe Meunier. Arrêtée par la police, en avril 1941, elle reste plusieurs semaines en prison. Au mois d'août, c'est la Gestapo qui l'arrête dans l'immeuble où habite la nourrice de son fils, dont la fille est une résistante. Le 28 mars 1942, elle est déportée à Ravensbrück, un camp pour femmes.

Martha Desrumaux fera des récits circonstanciés de l'enfer, devant le Comité d'histoire de la seconde guerre mondiale. Son numéro de matricule est le 9948, celui à savoir par cœur en allemand, sous peine d'être battu ou

mordu par des chiens. Au début, dans les châlits sur trois étages, chaque paillasse contient deux personnes. En bas, la famille Rosenberg : Charlotte et ses trois enfants. Au deuxième, au-dessus de Lili et Robert, les deux aînés, Martha Desrumaux, avec une autre résistante communiste, Jeanne Tetard. Au troisième, Geneviève de Gaulle et Jacqueline d'Alincourt (« Violaine » dans le réseau de Daniel Cordier). Bientôt, il y aura tant de déportées qu'il faudra se serrer à trois sur les paillasses.

Fidèle à elle-même, Martha tente d'adoucir comme elle peut le sort des enfants et de toutes les prisonnières, au travail forcé comme elle. Elle s'est prise d'affection pour Robert Rosenberg, qui a deux ans de plus que son petit Louis. Une solidarité sans faille, telle qu'elle l'a toujours pratiquée, permet de survivre. Sous son nom, elle aurait été sans doute exécutée, mais elle a eu la présence d'esprit de se présenter comme Marthe Manguine. Les déportées, elles, savent qui elle est.

En avril 1945, Marie-Claude Vaillant-Couturier, reporter-photographe à *L'Humanité* et veuve de Paul, pousse Martha à partir avec la Croix-Rouge parmi les 300 détenues échangées contre 300 nazies prisonnières en France. Elle a attrapé le typhus, sa maigre est effroyable, mais elle a survécu. A la Libération, le général de Gaulle la choisira avec quinze autres femmes pour devenir députée, par décret, mais elle ne siègera pas, trop fatiguée. Dans le même temps, elle a été élue à Lille, a retrouvé son Nord, et bientôt des responsabilités importantes à la CGT.

#### GRAND-MÈRE AFFECTUEUSE

Sa petite-fille, Sylvie (Chrysoline) Manguine, 57 ans, en vidant la maison de ses parents après leur disparition, a trouvé au grenier un grand dossier cartonné sur lequel était écrit « Pour Sylvie ». A l'intérieur, plusieurs dizaines d'articles de journaux, patiemment collés par Martha, sur les 30 ans du Front populaire en 1966, le retour de Ravensbrück, ou encore des grèves glorieuses. « Je pleurais, je pleurais, je ne pouvais plus m'arrêter », dit Sylvie Manguine, encore stupéfaite et bouleversée car son père, le « petit » Louis, ne lui en avait jamais parlé. Ainsi, cette grand-mère affectueuse était une grande syndicaliste, une féministe, une femme engagée comme il y en a peu...

Tous les ans, fin juillet, Sylvie et ses parents arrivaient à Evenos, près de Toulon, où Louis et Martha s'étaient retirés. Louis riait : « Ça fait deux heures qu'elle est sur le pas de la porte ! » Le 29, c'était la Sainte-Marthe, le 30 l'anniversaire de Sylvie, et donc fête pour toute la famille. Le 30 novembre 1982, comme tous les matins, Louis part chercher son journal. Martha s'inquiète qu'il tarde tant. Le cœur de son amour s'est soudain arrêté de battre, il ne viendra pas. L'après-midi, celui de Martha se tait à son tour. On les enterre ensemble, le 3 décembre, dans le petit cimetière d'Evenos. Jamais on ne vit ici plus grand cortège funéraire, dont toutes les voix lançaient à l'unisson *Le Chant des partisans*. ■

BÉATRICE GURREY

Prochain article Laure Diebold, résistante de la première heure

